

LES DEUX VIES.

Et il arriva, comme il s'en allait, qu'il entra dans une bourgade; et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison.

Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole.

Mais Marthe était distraite par divers soins, et étant venue à Jésus elle dit : Seigneur, ne te soucies-tu point que ma sœur me laisse servir toute seule? dis-lui donc qu'elle m'aide aussi. Mais Jésus lui répondit : Marthe, Marthe! tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses; mais une seule chose est nécessaire; et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.

(Luc. X. 38-42.)

Marthe et Marie peuvent être envisagées comme les types généraux de deux modes d'existence qui se retrouvent dans tous les temps, et qui sont l'un et l'autre un besoin profond de la nature humaine : la vie active et la vie contemplative.

Le germe de cette double vie se trouve dans notre nature. Nous sentons le besoin d'avoir une existence active, utile, marquée par des résultats pratiques; nous ressemblons tous dans une certaine mesure à

ce prince romain qui tenait sa journée pour perdue, lorsqu'il n'y trouvait pas le soir quelque œuvre bien-faisante pour l'humanité ; nous voudrions ne pas sortir de ce monde sans y laisser quelques traces durables et bénies de notre passage.

Mais à côté de ce besoin d'action se trouve aussi celui de nous recueillir, de nous isoler au milieu des préoccupations matérielles et des bruits de la terre, de contempler le monde invisible et les réalités de la vie à venir ; nous voudrions nous arrêter quelquefois par la pensée dans ce mouvement rapide qui emporte les générations humaines, et nous réfugier dans une région sereine et tranquille, élevée au-dessus de toutes les agitations d'ici-bas, pour y vivre d'une vie de méditation, de prière et de travail intérieur. Autant nous sommes mécontents de nous-mêmes quand notre vie s'écoule sans résultats pratiques et utiles, autant nous nous sentons mal à l'aise quand nous sommes absorbés tout entiers par l'activité extérieure, et que nous ne savons pas trouver du temps pour le recueillement.

Sans doute les deux besoins dont je parle sont inégalement répartis entre les individualités humaines. Il est des âmes qui, comme Marthe, sont portées davantage par leur penchant naturel vers l'activité extérieure, auxquelles il faut de grands efforts pour se soustraire au monde sensible et se replier sur elles-mêmes ; il en est d'autres, comme Marie, qui

sont portées naturellement vers la vie intérieure, et auxquelles on pourrait reprocher parfois de ne pas se mêler assez à la vie active, au devoir pratique, au mouvement social; mais toujours, en pénétrant au fond des cœurs, vous y trouverez réunies dans une certaine mesure, bien qu'avec des proportions différentes, les deux tendances que j'ai en vue.

Ces deux besoins, que la main de Dieu écrit au fond de nos cœurs, apparaissent constamment dans l'histoire des sociétés humaines. C'est le besoin d'action qui crée tout le mouvement du commerce, tous les produits de l'industrie; c'est ce besoin qui est constamment mis en relief dans toute notre organisation sociale; c'est lui qui fait les hommes politiques, les commerçants, les industriels et la plupart des professions de la vie civile.

D'un autre côté, c'est le besoin d'une vie contemplative qui crée les professions purement intellectuelles, comme celles du philosophe et du poète; c'est ce besoin surtout qui, dès les premiers siècles de l'église chrétienne, a porté certains hommes à s'éloigner de la société de leurs semblables, pour aller se recueillir dans la solitude des déserts ou dans le silence des cloîtres. Quels que soient les abus inévitables qu'ont entraînés les monastères, abus que nous serions des premiers à constater s'il en était besoin, et bien que dans le fait même qu'on se sépare de la société des hommes pour mener une vie qui

devient inutile au monde, il y ait une tendance contraire à l'esprit du christianisme, toutefois nous ne saurions méconnaître quelque chose de profondément respectable dans le principe qui a donné naissance à ce genre d'établissements. Ce principe n'est autre que le besoin d'une vie contemplative, se réveillant avec plus de force à des époques ou de corruption générale, ou d'agitation politique. La vie monacale a pris naissance au quatrième siècle de l'ère chrétienne, alors que l'empire romain chancelait sur sa base, travaillé qu'il était par des dissensions intestines, miné par des conspirations sans cesse renaissantes, et déjà menacé par les barbares du Nord : c'est alors, quand la société politique n'offrait aucun point d'appui solide, quand tout était incertitude et agitation, qu'Antoine, le premier cénobite, s'en fut chercher au fond des déserts de la Thébaïde ce calme qu'il ne trouvait pas dans la vie civilisée; bientôt poussés par le même besoin se groupèrent autour de lui de nombreux disciples, et la vie monacale fut créée. Sans doute ces hommes ne trouvèrent pas, même au sein des déserts, le calme après lequel ils soupiraient; car la vie de l'homme est par elle-même « un train de guerre continuel; » le cœur de l'homme est un théâtre mobile d'agitation, de tumulte, de combats intérieurs, auprès desquels pâlissent toutes les guerres de conquérants et toutes les agitations sociales; mais cette tentative inutile n'en est pas

moins la manifestation de ce besoin d'une vie contemplative, qui est au fond de la nature humaine. Ainsi encore au moyen-âge, alors que l'église dégénérée était en proie à une corruption profonde et générale, on vit une recrudescence de la vie monastique : il se trouva des hommes, comme Bernard de Clairvaux, comme François d'Assise, qui s'efforcèrent d'échapper à cette corruption en s'isolant, avec un certain nombre de disciples, derrière les murs d'un cloître, pour y poursuivre plus facilement la sainteté. Sans doute encore ces hommes ne parvinrent pas à leur but ; ils éprouvèrent que la corruption humaine n'est pas dans les choses du dehors, mais qu'elle réside au fond des cœurs ; il se trouva qu'en enfermant des hommes dans les murs d'un cloître, on n'avait fait qu'y concentrer les germes du mal, et les monastères eux-mêmes devinrent bientôt le théâtre des plus honteux désordres ; mais cette tentative inutile n'en est pas moins la manifestation éclatante du besoin que l'homme porte en lui d'une vie contemplative.

Il faut, autant que possible, réunir dans notre vie les deux tendances que j'ai signalées. Un caractère parfait serait celui chez qui ces deux éléments, divers mais non pas inconciliables, l'action et la contemplation, se fondraient harmonieusement, se développant ensemble et sans porter préjudice l'un à l'autre. Il faudrait, s'il était possible, être à la fois Marthe et

Marie : unir le zèle actif de la première à la piété profonde et contemplative de la seconde. Du moment que l'une de ces deux tendances domine exclusivement dans notre âme, notre équilibre moral est rompu, et nous tombons dans un abus qui a des conséquences funestes. L'abus de la tendance contemplative se voit chez ces hommes qui se séparent de la société de leurs semblables pour vivre dans l'isolement et la retraite : vie oisive, inutile, égoïste dans une certaine mesure puisqu'elle est stérile pour l'humanité. « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal, » dit le Sauveur en parlant de ses disciples. C'est encore l'excès de la tendance contemplative qui fait les chrétiens mystiques, ces hommes qui, sans se séparer ostensiblement du monde, laissent de côté les devoirs pratiques du christianisme et toutes les œuvres chrétiennes générales, pour s'adonner exclusivement à la méditation et à la prière. Mais un tel abus, il faut le dire, est bien rare de nos jours, et surtout ce n'est pas dans notre église protestante qu'il est nécessaire de le combattre. Nous avons bien plutôt à nous préoccuper de l'extrême opposé, la prédominance de l'élément actif dans la vie ; nous avons bien plutôt à combattre cette tendance qui porte les hommes à vivre tout au-dehors, et qui ne leur laisse pas le temps de jeter un regard au-dedans d'eux-mêmes pour se recueillir et pour prier. Cet abus se voit chez les mondains pro-

prement dits, chez les hommes de plaisir, qui s'étourdissent dans la dissipation et oublient ainsi le vrai but de leur existence. On le trouve également chez les hommes de travail, qui, emportés de jour en jour par le tourbillon des affaires, oublient qu'il y a pour l'âme une autre vie que cette vie d'affaires, de luttes et de calculs, de gains et de pertes qui ne se rapportent qu'à la vie présente et qu'aux intérêts matériels. Cet abus se retrouve trop souvent jusque chez les chrétiens les plus fidèles et les plus zélés. Entraînés par le développement qu'ont pris aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler les affaires publiques de l'église, les œuvres chrétiennes extérieures, les sociétés d'évangélisation et les institutions de charité, ils sont trop facilement portés à oublier la vie chrétienne individuelle, la communion secrète et silencieuse avec le Seigneur. C'est pourquoi nous croyons devoir aujourd'hui, comme au reste notre texte nous y appelle, insister surtout auprès de vous sur la nécessité de la vie intérieure et contemplative. Nous prenons Marthe comme un symbole de cette église entière, et nous venons avec le Seigneur proposer à votre imitation l'exemple de Marie; nous venons vous répéter avec lui, à chacun en particulier, ce sérieux avertissement : « Marthe, Marthe! tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses; mais une seule chose est nécessaire! »

Remarquez d'abord que la vie intérieure est une

chose éminemment rationnelle dans les conditions où vous êtes placés, et que vous livrer exclusivement à l'activité extérieure, c'est manquer volontairement à toutes les lois de la sagesse et de la raison. C'est là une vérité tellement évidente, que je me trouve embarrassé pour la démontrer par son évidence même. Je ne sais comment vous présenter sous une forme nouvelle, pour fixer votre attention, des choses que vous avez entendues cent fois, dont vous ne pouvez contester la justesse, mais auxquelles malheureusement vos oreilles se sont habituées et aussi vos consciences, en sorte qu'elles ne produisent plus sur vous aucune impression. Supposez un homme auquel est réservé dans l'avenir une fortune immense. Il est assuré d'obtenir un jour cette fortune, pourvu qu'il prenne à l'avance certaines mesures qu'on lui a fait connaître et qui dépendent de lui; il est sûr, au contraire, que cette fortune sera perdue pour lui, s'il néglige les faciles précautions qui lui ont été indiquées. Dans une telle situation, avec une telle perspective devant les yeux, cet homme ne fait rien pour s'assurer la possession du trésor qui lui est offert; il ne lui donne pas seulement une pensée, et concentre toute son attention sur des jeux puérils, sur de frivoles distractions. Où trouverez-vous des expressions assez fortes pour caractériser la folie d'une telle conduite? Eh bien! la folie de cet homme-là n'est rien auprès de la vôtre, mes frères, quand

vous négligez la vie contemplative, la vie de l'âme, la vie de la prière et de la foi, pour vous livrer exclusivement à l'activité extérieure. Vous êtes des créatures immortelles, placées dans ce monde pour un peu de temps seulement, et qui marchez vers une autre existence, vers une existence éternelle. L'activité extérieure se rapporte à la vie présente et périssable : la contemplation intérieure se rapporte à cette vie à venir qui ne finira point. Vivre exclusivement pour l'activité extérieure — peu importe que cette activité soit consacrée aux plaisirs ou aux affaires — c'est vivre en matérialistes ; c'est vivre comme si tout devait finir avec l'économie présente ; c'est dire par vos actions, comme les incrédules le disent en paroles : « mangeons et buvons, car demain nous mourrons ; » c'est sacrifier l'éternité au temps, l'âme au corps, le ciel à la terre, l'invisible au visible, ce qu'il y a de plus excellent et de plus relevé à ce qu'il y a de plus fragile et de plus misérable ; c'est perdre de gâté de cœur le trésor qui vous est offert dans le ciel, pour vous amuser pendant quelques jours avec des jouets d'enfant. Si vous êtes persuadés qu'il y a une autre vie dont la vie présente n'est que la préparation ; si vous croyez réellement qu'il y a en vous une âme immortelle dont l'intérêt l'emporte infiniment sur tous les intérêts matériels, une âme qui pèse davantage à elle seule que le monde matériel tout entier, occupez-vous de cette âme, travaillez à

son développement, écartez les obstacles qui s'opposent à ses progrès, assurez-vous de son bonheur éternel; et, pour cela, mettez à part dans votre vie des moments consacrés exclusivement au soin de votre âme, à la contemplation de ses glorieuses destinées.

Que si, par la grâce de Dieu, vous n'en êtes plus à ces premiers rudiments du christianisme; si déjà la vie spirituelle a commencé dans votre cœur, la contemplation est le seul moyen de l'entretenir et de la développer. La vie religieuse ne consiste pas dans les œuvres extérieures : vous pourriez prendre une part active à toutes les œuvres chrétiennes extérieures, à toutes les sociétés d'évangélisation, à toutes les institutions de charité, à toutes les pratiques du culte divin, à toutes les réunions d'édification, et n'avoir pas en vous une étincelle de vie religieuse. C'est dans le cœur qu'est cette vie-là; et toutes ces manifestations extérieures n'ont aucun prix, si elles ne sortent pas du cœur naturellement, sans effort, et par un besoin spontané. Il faut qu'il y ait en nous une vie religieuse intérieure, profonde, cachée aux regards des hommes, qui remplisse notre cœur comme un vin généreux remplit un vase d'or; et toutes les paroles religieuses et tous les actes religieux doivent n'être en quelque sorte que le trop plein de cette vie-là, débordant involontairement de ce cœur qu'elle

remplit tout entier, suivant cette parole du Sauveur : « de l'abondance du cœur la bouche parle. » C'est cette vie cachée dont saint Paul disait aux chrétiens de l'église de Colosses : « vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Et comment voulez-vous entretenir en vous cette vie cachée, sinon par la contemplation, par la recherche ardente et silencieuse de la communion du Seigneur? Ah! mes bien-aimés frères, il est facile, trop facile de prendre le change sur notre vie chrétienne; il est facile de nous laisser éblouir par l'activité extérieure, et de prendre le vain bruit de la vie pour la vie elle-même : tenons-nous en garde contre cet épouvantable danger. Pour savoir si la vie de Christ est en nous, ne regardons pas au-dehors, mais au-dedans; ne nous demandons pas si nous sommes assidus au culte divin, si nous prenons part à telle ou telle œuvre extérieure, si nous faisons partie de tel ou tel comité, si notre temps est activement et utilement employé : tout cela est bon, sans doute, et ne doit pas être négligé, mais ce n'est pas assez; tout cela peut exister sans la vie de Christ. Demandons-nous, avant toute chose, si la communion secrète avec le Seigneur est un besoin, une nécessité pour notre cœur; si nous savons prier seuls, dans le secret de notre cabinet, et connus seulement de notre Père qui est aux cieux; si nous avons appris à contempler par la foi les choses invisibles, si ces choses sont devenues

pour nous des réalités personnelles et vivantes. Demandons-nous si nos manifestations religieuses extérieures correspondent à autant de réalités au-dedans de nous ; si notre âme *cherche Dieu* , si elle a soif de lui « comme le cerf altéré brame après les eaux courantes ; » si nous savons par expérience ce que c'est que d'être mort au monde et d'avoir sa vie cachée avec Christ en Dieu ; s'il y a dans la nôtre des moments où nous nous tenons , comme Marie , assis aux pieds de Jésus , avides de recueillir directement , sans intermédiaire humain , ses instructions divines. Demandons-nous si , sans nous séparer extérieurement de la société des hommes , nous savons nous isoler du monde par les dispositions de nos cœurs ; si , sans nous emprisonner dans les murs d'un monastère , nous portons partout avec nous un monastère intérieur , un sanctuaire inviolable où ne pénètre que le regard de Dieu , où nous aimons à nous réfugier loin du bruit de la vie , loin des agitations humaines , loin des péchés de la terre , où nous avons dressé à Dieu un autel , sur lequel nous lui offrons de jour en jour l'encens d'un culte secret et sincère. Sans ce culte intérieur , je ne saurais trop le répéter , notre vie religieuse n'est qu'un vain mot ; les œuvres extérieures , non-seulement ne font pas vivre l'âme , mais elles ne font que la dessécher et la dissiper , lorsqu'elle ne se retrempe pas incessamment dans la source vive de la communion secrète avec le Seigneur.

Mais il y a plus encore ; et la contemplation n'est pas seulement nécessaire à notre vie spirituelle : elle l'est à notre activité même. Pour que l'activité se soutienne , pour qu'elle ne laisse point d'accès au découragement, elle a besoin de se retremper dans la contemplation. Une vie constamment en dehors ne saurait avoir de force réelle ; elle n'est soutenue que par une excitation factice, qui ne manquera pas de succomber en présence des obstacles. Il faut qu'il y ait en nous un foyer de force intérieure, où vienne constamment se réchauffer et se raviver notre activité extérieure. Si notre force est toute au-dehors , si nous ne sommes pas soutenus par un principe d'action caché au fond du cœur, notre énergie, constamment dépensée à l'extérieur sans être remplacée à mesure de son emploi, ne tardera pas à se dissiper et à se perdre. Le seul moyen d'alimenter ce foyer intérieur qui peut seul soutenir notre activité, c'est la vie contemplative, c'est la méditation et la prière, c'est la recherche secrète et silencieuse de la communion du Seigneur. Cette assertion est abondamment confirmée par l'expérience des fidèles. Les hommes qui ont marqué dans le royaume des cieux par l'activité la plus admirable, et qui ont accompli les plus grandes choses, étaient des hommes de méditation et de prière.

Tel était, déjà sous l'ancienne alliance, ce David que Dieu appelait « un homme selon son cœur, »

et qu'il choisit entre tous les Hébreux pour le placer sur le trône d'Israël. David eut assurément une vie active et bien remplie, soit comme roi, soit comme guerrier. Il lui fallait pourvoir au gouvernement d'un peuple nombreux, difficile à conduire, et tout à la fois tenir tête à une foule d'ennemis qui étaient ceux de Dieu lui-même, et qui poursuivaient en lui l'élu du Seigneur. Mais ce roi, ce législateur, ce guerrier infatigable était en même temps un homme de prière; c'était dans la communion du Seigneur qu'il puisait de jour en jour cette force qui se déployait si activement au-dehors; de cette même main qui soutenait le sceptre et maniait le glaive, il « écrivait les doux cantiques d'Israël, » il amassait pour les fidèles de tous les temps ce trésor inépuisable de prières, d'actions de grâce, de confessions des péchés, d'aspirations vers le Seigneur. Il « prenait son plaisir dans la loi de l'Eternel et la méditait nuit et jour; » il « soupirait après le Dieu vivant, comme le cerf altéré brame après les eaux courantes; » il le louait « sept fois le jour; » il « se levait à minuit pour le célébrer, à cause des ordonnances de sa justice; » il « s'entretenait tout le jour » de cette loi du Seigneur qu'il estimait « plus précieuse que l'or, même que beaucoup d'or fin, et plus douce que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel. »

Tel fut plus tard, sous la nouvelle alliance, celui de tous les apôtres qui déploya l'activité la plus pro-

digieuse, qui fonda le plus grand nombre d'églises, qui, en même temps qu'il se donnait tout entier à la prédication de l'évangile, parcourant sans cesse dans ses voyages le vaste empire romain pour y planter partout la croix de Jésus-Christ, trouvait encore des moments pour gagner sa vie en travaillant de ses mains : saint Paul. Saint Paul ce plus actif des apôtres, ce chrétien pratique s'il en fut jamais, était aussi un homme de méditation et de prière. Il « priaient sans cesse, » et non-seulement pour ses propres besoins, mais encore pour ceux de toute l'église ; il mentionnait en détail, dans ses prières secrètes, et les épreuves temporelles et les besoins spirituels de ses enfants dans la foi ; et telle était l'ardeur avec laquelle il cherchait la communion du Seigneur, que sur les ailes de sa prière il s'élevait « jusqu'au troisième ciel, » pénétrait jusqu'au Saint des saints, et « entendait, ravi en paradis, des paroles ineffables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. »

Tel fut encore, à une époque moins éloignée de la nôtre, cet homme qui accomplit dans le monde chrétien la révolution la plus prodigieuse qu'on ait jamais vue depuis l'établissement de l'évangile ; cet homme qui, sans autre arme qu'une bible à la main, renouvela l'église, renversa cette puissance blasphématrice qui prétend se substituer à la royauté de Jésus-Christ, triompha tout à la fois de l'empereur d'Allemagne et de l'évêque romain, et dont la vie, du jour de sa con-

version jusqu'à sa mort, fut un train de guerre continu ; cet homme à l'indomptable énergie duquel nous sommes redevables d'avoir aujourd'hui la Parole de Dieu entre les mains, de pouvoir librement y puiser les leçons de la vie éternelle, et d'être réunis dans un temple évangélique pour rendre à Dieu un culte pur, un culte en esprit et en vérité : Luther. Cet homme si éminemment actif, si dévoué, si puissant dans sa vie extérieure, était un homme de méditation et de prière ; c'était dans la communion silencieuse avec le Seigneur qu'il puisait cette activité infatigable qui se dépensait incessamment au-dehors : Luther consacrait régulièrement trois heures par jour à la prière secrète.

Mais il est un exemple plus grand que tous ceux-là, et qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence : c'est celui du Seigneur lui-même, de ce Jésus qui allait de lieu en lieu faisant du bien. Cherchez et trouvez, si vous le pouvez, une vie plus active que celle de Jésus, plus dévouée, plus remplie, plus consacrée dans tous ses moments au bien des hommes et à l'avancement du règne de Dieu ! Ses journées étaient tellement remplies par les travaux de son ministère, que souvent il ne trouvait pas même le temps de manger, comme nous l'apprend saint Marc ; à plus forte raison un tel ministère ne devait-il pas lui laisser du temps pendant le jour pour la prière secrète. Et pourtant, s'il fut jamais un homme qui ait cher-

ché Dieu dans le secret et qui ait retrem pé ses forces dans la prière, Jésus est cet homme-là. Mais savez-vous ce que faisait Jésus quand son ministère extérieur ne lui laissait pas le temps de prier ? il prenait sur son sommeil, il devançait l'aurore pour s'en aller à l'écart sur la montagne prier son Père; quelquefois même, après une de ces journées remplies par les travaux du plus actif et du plus laborieux des ministères, nous le voyons passer la nuit entière à prier.

N'espérez donc pas, mes frères, pouvoir soutenir votre activité extérieure sans la prière, sans la méditation, sans la recherche fervente et paisible de la communion du Seigneur. Si cette vie de méditation et de prière fut indispensable pour un David, pour un saint Paul, pour un Jésus lui-même, comment ne le serait-elle pas pour vous ?

Cette vie intérieure est nécessaire dans tous les temps ; mais elle semble l'être aujourd'hui plus que jamais, en raison des circonstances particulières de notre époque. Ne semble-t-il pas, en effet, qu'aujourd'hui tout soit calculé pour nous porter vers la vie extérieure, et notre siècle n'est-il pas éminemment un siècle d'action ? Il est difficile sans doute de nous représenter d'une manière exacte ce qu'ont dû être les siècles précédents, et de savoir quelles auraient été nos dispositions dans un temps qui n'est

pas le nôtre ; mais j'imagine que le moyen-âge, par exemple, devait prêter plus que le temps actuel à la vie intérieure. Alors les évènements extérieurs étaient moins considérables, la vie politique était comparativement peu de chose, et les âmes devaient être portées plus facilement à se replier sur elles-mêmes, moins préoccupées qu'elles étaient par les affaires publiques. Alors la religion, l'Etat, la famille étaient encore debout sur leurs bases respectées ; les moyens de publicité et de communication étaient moins faciles et moins rapides ; chacun restait davantage chez soi ; la vie suivait paisiblement son cours monotone et régulier, et les esprits pouvaient se livrer à la méditation, sans être distraits à chaque instant par le mouvement et les bruits du dehors. Aussi est ce l'époque tout à la fois des méditations silencieuses à l'ombre des cloîtres, et des longs travaux d'une patiente érudition. Mais aujourd'hui les choses ont bien changé. Quand les évènements les plus prodigieux se succèdent et se pressent dans la vie des peuples ; quand nous marchons, depuis soixante ans, de révolution en révolution et de surprise en surprise ; quand tout l'ordre social a été ébranlé, tous les principes remis en question, et que nous ne pouvons compter en rien sur le lendemain ; dans cette époque essentiellement mobile et transitoire, où nous ne trouvons nulle part un terrain solide pour y poser le pied, placés que nous sommes entre l'ordre social

ancien qui est englouti à jamais dans l'abîme du passé, et un ordre social nouveau qu'enveloppent encore les ténèbres de l'avenir ; quand la vie privée n'a plus de murailles , et que tout se passe au grand jour de la publicité ; quand la presse , qui au lieu de ces ouvrages de longue haleine où se dépensait toute une vie d'homme , ne produit plus que des brochures et des feuilles éphémères , disperse chaque matin aux quatre vents du ciel la nouvelle de tout ce qui arrive dans le monde ; quand les moyens de communication , devenant de jour en jour plus faciles et plus rapides sans qu'on puisse assigner de terme à cette progression indéfinie , mettent à chaque instant chacun en rapport avec tous et tous avec chacun , — alors il faut vraiment faire un effort , il faut lutter contre le courant universel pour se replier sur soi-même et se livrer à la méditation ; on n'a plus le temps de méditer , à peine a-t-on le temps de penser en présence de cette scène mobile et changeante qui , comme un torrent rapide , emporte incessamment sous nos yeux les évènements et les hommes.

Les chrétiens se ressentent naturellement de ce caractère général de l'époque, ils en subissent jusqu'à un certain point l'influence ; et dans l'église aussi nous voyons dominer les œuvres extérieures aux dépens de la vie intérieure et spirituelle. Les institutions de charité , les sociétés d'évangélisation , les journaux religieux , les affaires chrétiennes en un mot , ont

pris aujourd'hui un développement tel qu'on ne l'avait vu à aucune autre époque dans l'histoire de l'église ; mais ce qui n'est pas commun aujourd'hui dans l'église de Christ, ce qu'il faut chercher avec soin pour en trouver des exemples, ce sont les chrétiens qui s'occupent avant toutes choses de travailler à leur perfectionnement individuel ; ce sont ceux qui donnent un temps considérable à la prière et à la méditation , ceux qui se tiennent comme Marie assis aux pieds de Jésus, satisfaits pour toute occupation de contempler sa beauté divine , d'ouvrir leur cœur à sa grâce et de recueillir ses instructions. Qui est-ce aujourd'hui qui sait prier ? qui est-ce qui sait méditer ? qui est-ce qui sait se tenir aux pieds de Jésus ? en est-il un seul parmi nous qui serait capable, je ne dis pas, comme Jésus , de passer une nuit entière à prier ; je ne dis pas, comme David, de méditer nuit et jour la loi de l'Éternel et de se lever à minuit pour le célébrer ; je ne dis pas, comme saint Paul, de vivre dans un esprit constant de prière, et de s'envoler parfois jusqu'au troisième ciel ; je ne dis pas même, comme Luther , de prier trois heures par jour : mais qui est-ce parmi nous qui serait capable de passer seulement une heure entière à prier , je dis à prier réellement, non pas des lèvres, mais du cœur, de cette prière qui nous fait entrer véritablement en communion avec Dieu, qui le fait descendre à côté de nous sur la terre, ou nous fait asseoir nous-mêmes dans les lieux

célestes avec Jésus-Christ ? Ah ! tenons-nous en garde, mes frères, contre cette influence involontaire et imperçue qu'exercent à chaque instant sur nous le temps où nous vivons, les circonstances qui nous entourent ; et plus ces circonstances nous entraînent fortement vers les distractions extérieures, plus attachons-nous à rechercher la vie intérieure, la vie de la méditation, de la contemplation et de la prière. Forçons notre âme, quoi qu'il en coûte, à rejeter loin d'elle de temps à autre toutes les préoccupations extérieures, pour se préoccuper de la seule chose nécessaire ; pour contempler sans distraction et sans voile un seul objet, un seul être, le seul qui soit vraiment digne de remplir toute la capacité de cette âme et d'absorber toutes ses facultés, le seul sage, le seul bon, le seul beau, le seul vrai : Dieu !....

Recherchez avec ardeur cette vie intérieure, ô vous que votre profession condamne chaque jour à un travail aride, monotone, et portant uniquement sur des travaux matériels. Prenez garde que ce travail, qui n'a pour objet que les biens de la terre, ne finisse par envahir tout votre être moral, et que la prière et la méditation ne vous deviennent enfin absolument impossibles. Dites-le moi, cette vie toute d'occupations matérielles, de calculs arides, de gains ou de pertes qui ne se rapportent qu'à des intérêts périssables, une telle vie vous suffit-elle ? ne vous pèse-t-elle jamais ? ne sentez-vous pas quelquefois avec

angoisse qu'il faudrait à votre âme autre chose ? ne soupirez-vous jamais après des moments de rafraîchissement spirituel, des moments où vous pourriez secouer tout ce fardeau des affaires et des intérêts terrestres, pour vous occuper sans distraction de votre âme et de vos intérêts éternels ? Eh bien ! ne vous contentez pas à cet égard d'un désir stérile : obéissez à ce désir ; suivez ce cri de votre âme, qui est un appel de Dieu ; mettez à part, dans votre vie de négociant, des moments consacrés à la lecture de la parole sainte, à la méditation, à la prière ; apprenez, au milieu même de l'entraînement des affaires, à vous tenir avec Marie aux pieds de Jésus.

Cherchez avec ardeur cette vie intérieure, hommes de labeur, vous que le Seigneur appelle à gagner de jour en jour la subsistance de votre famille au moyen d'un travail manuel. Ne laissez pas absorber votre âme immortelle par ce labeur physique et pénible qui fut dans l'origine un châtement du péché, mais qui peut devenir une bénédiction, comme toutes les lois établies de Dieu ; mettez à part, dans votre vie d'ouvrier, des moments pour la prière et la communion du Seigneur, et apprenez vous aussi à vous asseoir avec Marie aux pieds de Jésus.

Cherchez avec ardeur cette vie intérieure, mères de famille, vous dont les journées sont remplies par les travaux et les soucis d'une maison à diriger. Que le soin de votre maison ne vous fasse pas oublier celui

de votre âme ; tout en faisant régner autour de vous l'ordre, la sérénité, la prospérité matérielle, entreprenez soigneusement dans votre cœur le feu sacré de l'amour de Christ ; mettez à part, dans votre vie de famille, des moments pour chercher dans le silence du cabinet la communion du Seigneur ; et apprenez, tout en déployant l'activité de Marthe, à vous asseoir de temps en temps avec Marie aux pieds de Jésus.

Qui que vous soyez et quelles que soient vos occupations, riches ou pauvres, maîtres ou serviteurs, livrés à des occupations intellectuelles ou à des travaux manuels, chargés ou non des soins d'une famille, recherchez avec ardeur cette vie intérieure dont nous nous sommes efforcés de vous faire sentir le prix et la nécessité. Vous le pouvez si vous le voulez. Ne dites pas que vous n'en avez pas le temps. C'est là une excuse sans valeur, quand il s'agit de ce qu'il y a de plus important pour vous, de la seule chose nécessaire, de vos intérêts éternels. Quand il serait vrai que, pour arriver à ce but, il faudrait sacrifier quelque chose de vos intérêts temporels, encore ne faudrait-il pas hésiter à le faire ; car il s'agit de votre âme : et « que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? » Mais non : Dieu n'exige pas que vous fassiez à votre salut le sacrifice de vos intérêts temporels. La vie intérieure n'est pas un obstacle à la vie active ; c'est bien plutôt le contraire, et nous vous l'avons prouvé abon-

damment par l'exemple des serviteurs de Dieu les plus actifs et les plus dévoués. Le temps donné à la prière ne sera point perdu pour le travail : après avoir pitié vous travaillerez mieux, et Dieu bénira davantage votre travail.

D'ailleurs, il ne s'agit pas de consacrer chaque jour un temps considérable à des exercices religieux ; pour la plupart d'entre vous cela serait incompatible avec vos occupations, j'en conviens, et aussi Dieu ne l'exige-t-il pas de vous. Mais ce qu'il exige et ce qui est indispensable, ce que vous ne pouvez négliger sous peine de tuer votre âme, c'est d'accorder chaque jour du moins quelques moments à cette âme immortelle ; c'est de ne pas commencer la journée ni la finir sans avoir cherché le Seigneur par la prière ; c'est de ne pas vous asseoir à votre table de famille sans élever votre âme à Dieu pour le bénir de ces dons qu'il renouvelle chaque jour. Ces quelques moments employés sincèrement, sérieusement à chercher la communion du Seigneur, suffiront pour vous entretenir dans cette communion le reste du jour, et vous mettre en état de faire toutes choses avec sa pensée et sous son regard. C'est là surtout ce qui est important : vivre habituellement sous le regard de Dieu. Les exercices religieux, les moments consacrés spécialement au culte sont nécessaires, sans doute, et ne doivent pas être négligés ; mais ils n'ont de prix qu'autant qu'ils nous acheminent à faire de

notre vie entière un culte, un sacrifice, une prière au Seigneur. Il faut en venir à transporter la vie contemplative au cœur de la vie active, à mêler étroitement ces deux vies, tellement qu'elles se pénètrent mutuellement et se soutiennent l'une l'autre. Il faut en venir à « prier sans cesse, » selon l'expression de l'apôtre, à prier même en travaillant, par les dispositions que nous apportons à notre travail. Saint Paul avait sans doute des moments mis à part spécialement pour la prière ; mais indépendamment de ces prières spéciales, dans les moments mêmes où il travaillait de ses mains, lorsqu'il cousait ensemble des peaux de chèvre pour en faire des tentes, son cœur était constamment élevé vers le Seigneur, et son travail même n'était qu'une autre forme de sa prière. Il faut qu'il en soit de même pour vous, mes bien-aimés frères. Quelles que puissent être les préoccupations de votre vie active, il faut que ces préoccupations ne pèsent pas tellement sur votre âme, qu'elle ne puisse déployer ses ailes pour s'envoler vers Dieu. A travers ce brouillard que les intérêts matériels épaississent trop souvent autour de vous, il faut vous ménager toujours une échappée lumineuse pour regarder le ciel. Il faut dans ce cœur, trop souvent envahi par les soucis de la terre, vous réserver toujours un dernier asile inviolable, où se conserve, comme une flamme céleste, le culte du monde invisible. Négociants, ouvriers, mères de famille, servi-

teurs et servantes, vous tous qui, d'une manière ou d'une autre, accomplissez cette loi divine imposée à notre premier père : « tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, » ne renoncez pas à votre vie active, ne négligez pas votre travail, puisque telle est la vocation que vous avez reçue du Seigneur; mais que votre activité s'épure, que votre travail s'élève et se sanctifie par le sentiment habituel de la présence de Dieu; et tout en vaquant avec Marthe aux différents soins de la vie, cherchez sans cesse avec Marie la communion de Jésus! Amen.

Janvier 1854.
